

L'AVANT-SCENE THEATRE

6 RUE GIT LE COEUR  
75006 PARIS

Tel: 01 46 34 28 20  
01 JANVIER 2005

(biMensuel)  
EG -0010231734-

# alité



*l'Argus de la presse* PARIS

*Copie interdite sans autorisation du C.F.C.*



*Place des Héros de Thomas Bernhard à la Comédie-Française. © Alain Fonteray.*

# L'événement

## Thomas Bernhard à la Comédie-Française Un rituel funèbre

par Gilles Costaz

La Comédie-Française inscrit enfin l'auteur autrichien à son répertoire : Arthur Nauzyciel met en scène *Place des Héros*. Rencontre avec le traducteur, Claude Porcell.



L'ENTRÉE DE THOMAS BERNHARD au répertoire de la Comédie-Française peut paraître un peu tardive.

Aucun administrateur général, avant Marcel Bozonnet, n'avait pensé à ce féroce novateur du théâtre. Voilà maintenant *Place des Héros* à l'affiche salle Richelieu. Bien que la pièce, dans la version française de Claude Porcell, ait été déjà créée au Théâtre de la Colline, dans une mise en scène de Jorge Lavelli, par Guy Tréjan et Annie Girardot, en 1991, cette inscription au répertoire est d'une grande importance. La distribution réunit la doyenne du Français, Catherine Samie (dans le rôle de la veuve), et des sociétaires qui sont familiers aux habitués de la salle : Christine Fersen, Catherine Ferran, Claude Mathieu, Isabelle Gardien,

Thierry Hancisse, Jean Dautremay, Roger Mollien. Le rôle central du professeur est tenu par un nouvel engagé, François Chattot, l'un de nos plus grands comédiens que l'on a vu, toujours magnifique, dans des mises en scènes de Matthias Langhoff ou de Joël Jouanneau. Quant au metteur en scène, Arthur Nauzyciel, c'est sa première collaboration avec le Français, mais ce jeune artiste avait été repéré notamment pour sa mise en scène à Lorient puis à l'Odéon de *Oh les beaux jours* de Beckett.

Nauzyciel donne son analyse de la pièce dans le programme : « Au-delà du tollé historique qui a suivi la création à Vienne en 1988, on découvre une pièce obsédante, faite de ressassements, de mystère, de rages et d'amour mêlés... Thomas Bernhard, que l'on a tant taxé de polémiste scandaleux, propose en fait, pour accepter de vivre dans un monde en lambeaux qu'il semble exécrer, la force du rêve, de la musique, donc de l'art. » Le spectacle

rompt avec le style de fureur le plus souvent adopté avec cet auteur. Nauzyciel instaure un rituel assez lent, comme si tout était dit depuis le royaume des morts. Il n'y a là rien de commun avec ce que faisait Lavelli avec la même pièce, ou bien André Engel, Hans-Peter Cloos et les délirants Tg'Stan avec d'autres pièces de l'auteur.

### Traduire sans trahir

Cet événement nous a donné l'occasion de rencontrer le principal traducteur de Thomas Bernhard, Claude Porcell. Il a établi le texte français d'une dizaine de pièces (aux éditions de l'Arche) et de deux récits, dont *Le Mange-pas-cher* (qui paraît en ce début d'année chez Gallimard). Il n'a jamais cherché à faire la connaissance de Bernhard, alors que cela aurait pu être envisagé. « Je n'ai pas osé, dit-il. Ce misanthrope me faisait un peu peur. Il a eu des phrases terribles pour notre profession, que j'adore répéter ! » Bernhard, en effet, traitait de « ratés » ceux qui font passer un texte d'une langue à l'autre, et affirmait aussi : « Ils sont mal payés. Normal : ils sont tous payés à ne rien faire du tout. »

Porcell n'en veut nullement à ce maître de l'exagération. Il salue une écriture qu'il est malaisé de rendre en français : « La langue n'est pas la même dans la prose et dans le théâtre. Dans la prose, les rythmes de phrases

interminables, on peut les garder. Dans le théâtre, la langue est elliptique, à trous. Très peu de phrases sont terminées. La phrase est plus longue qu'une interjection et moins longue qu'une phrase normale. C'est écrit en séquences, ça s'interrompt brusquement. Ça marche en avant et en arrière, ce qui crée une interrogation chez l'acteur : cette phrase se rapporte à celle qui précède ou à celle qui suit ? Et il y a encore plus de rythme : un tempo syncopé, la fameuse musique de Bernhard, des explosions qui s'affaiblissent dès qu'il faut allonger le nombre de syllabes. »

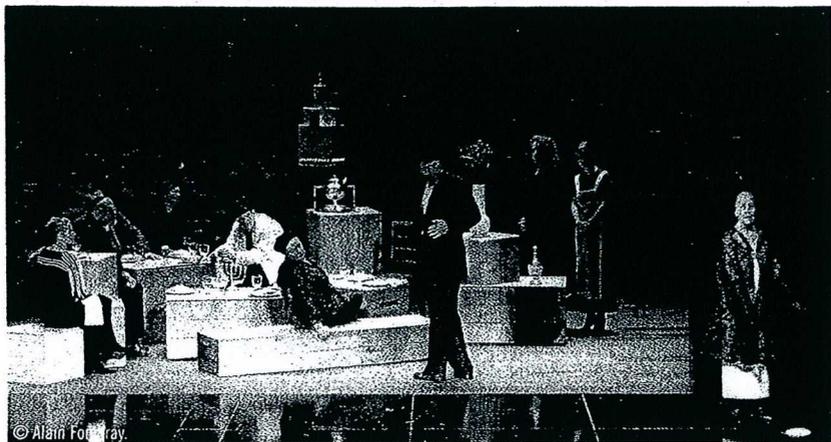
### Esthétique de la répétition

Et cette esthétique de la répétition ? « Il y a des récurrences. Il faut traduire le même mot de la même façon quand il apparaît à la page deux et à la page cinquante. Sinon, on assassine la répétition, on ne respecte pas ce principe de Bernhard : avec le dialogue, « on passe la camisole de force

« On passe la camisole de force aux acteurs qui la passent au public. »

aux acteurs qui la passent au public ». Ce n'est pas un ressassement mais une construction. Un même concept revient à l'intérieur d'une pièce, ou d'une pièce à l'autre. Il y a tout un système qui évolue. On doit trouver la rigueur dans le retour des thèmes. Pour l'acteur, c'est très difficile avec les embranchements. »

Et le vocabulaire ? « Bernhard emploie des mots simples mais aussi beaucoup de néologismes, de mots



composés et paradoxaux. Il triture la syntaxe. Cela donne une musique en soi. Il ne faut pas oublier qu'il est parti de la musique et aussi de la poésie mystique catholique. On ne doit pas oublier aussi qu'il y a du comique et du grotesque. J'estime qu'un texte de Thomas Bernhard est intouchable. On ne peut rien modifier sans abîmer l'ensemble. »

### Renouveau autrichien

Claude Porcell garde un bon souvenir de la création en langue française de *Place des héros* sous le titre original d'*Heldenplatz*. Il avait alors traduit le texte assez rapidement pour répondre à l'impatience de Jorge Lavelli. Il se souvient que, lors d'une représentation, Arrabal avait si bruyamment applaudi la tirade contre les socialistes que Guy Tréjan avait précisé l'invective, le lendemain, en disant « les socialistes autrichiens » (ce qui est fait aussi à la

Comédie-Française). Sur le choix de cette pièce par Marcel Bozonnet, il est heureux et réservé : « Cela fait plaisir, mais cette œuvre-là est un peu austro-autrichienne. J'aurais préféré une pièce plus universelle. Mais c'est bien d'affirmer la grandeur de Bernhard au moment où Elfried Jelinek, présentée souvent comme un Thomas Bernhard de sexe féminin, est couronnée du prix Nobel. »

De toute façon, Bernhard dans la langue de Molière, ce sera toujours un peu décalé : « Les acteurs de langue allemandes le jouent de façon absolument naturelle, conclut Porcell. En France, on accentue l'étrangeté, mais on ne peut faire autrement. »

G. C.

Comédie-Française,  
du 22 décembre au 7 avril (en alternance)  
Tél. : 0 825 10 16 80.